

Zeitschrift: Gazette musicale de la Suisse romande
Herausgeber: Adolphe Henn
Band: 4 (1897)
Heft: 5

Rubrik: Chroniques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CHRONIQUES

--

GENÈVE. — Nous n'avons malheureusement pas pu entendre la symphonie en ut majeur de Schumann, exécutée au dernier concert d'abonnement, œuvre d'improvisation où les thèmes, de la plus grande fraîcheur du reste et, dans la première partie, d'un rythme âpre et étrangement incisif, lassent vite l'oreille parce que l'auteur, — au lieu d'en décomposer les éléments pour de partiels développements, — a borné son travail à les rendre incessamment dans l'intégrité de leur exposition première, remplaçant ainsi le développement par une répétition fatigante. La nature de ces thèmes prête mal du reste au travail symphonique ; elle est, surtout dans l'andante et le finale, essentiellement *vocale* et, dans le scherzo, *pianistique*, rappelant l'inspiration des exquises petites fantaisies où Schumann nous apparaît dans toute l'originalité de son talent avant tout primesautier et de géniale improvisation.

M. Petschnikoff, un violoniste du plus grand talent a interprété le concerto de Tschaïkowsky d'une façon si intéressante que l'œuvre nous a paru de dimension raisonnable, encore qu'il soit impossible de se dissimuler à la lecture, qu'elle est longue, fort longue, terriblement longue. Il y a de tout dans ce concerto, du ballet, de la symphonie, du lied, des exercices de violon et des scènes d'opéra,... hétérogènes fragments reliés d'une façon très sommaire et dont les développements — quand l'auteur développe — sont bien conventionnels. — Eh bien, M. Petschnikoff a su unifier les éléments de cette salade russe par l'autorité d'un style personnel et d'une ardeur concentrée qui ont communiqué à l'œuvre la netteté et la force qui lui manquent. Les idées mélodiques ont acquis sous son archet une tournure originale, les passages acrobatiques ont pris de faux airs de contrepoints rapides et le rythme du jeune artiste a été tel qu'il a réussi presque dans un ou deux passages à entraîner l'orchestre.

Dans l'exécution de la *Chaconne* de Bach, M. Petschnikoff a révélé son intention arrêtée de comprendre l'œuvre autrement que ne la comprennent les élèves de Joachim. Il y a réussi : son interprétation est nouvelle. Si nous ne sommes pas sur plusieurs points absolument d'accord avec lui, si nous trouvons à la *Chaconne-Joachim* plus de grandeur et de majesté, nous reconnaissions — à chacun sa chacone — plus de variété à la version Petschnikoff, plus de poésie aussi dans certains passages pris en extrême douceur. L'*Aria* de Bach, donné en bis et pris dans un mouve-

ment plus lent que celui auquel nous étions habitués, a été joué avec une ampleur d'archet, une dignité de style, une émotion de son des plus remarquables. Le succès de M. Petschnikoff a été considérable et nous comprenons — quoi qu'on ait pu les juger un peu excessives — les manifestations bruyantes de ses compatriotes.

Nous comprenons moins le succès obtenu par les épouvantables morceaux de harpe fâcheusement inscrits au programme. Certes M^{me} Poldi Tausky, une Viennoise charmante, y a déployé des qualités réelles de technique et d'intéressantes recherches de sonorité, mais si la littérature de harpe ne renferme vraiment pas d'œuvres plus artistiques que la *Fantaisie* de Schmitt, il vaut mieux définitivement classer cet instrument parmi ceux d'orchestre non susceptibles d'interpréter des soli de concert... Un numéro musical du calibre de celui inscrit au programme du dernier concert classique porte atteinte certainement à la dignité de la maison. — Heureusement pour l'avenir que la nouvelle invention de M. Lyon, chef de la maison Pleyel, rendant désormais réalisable sur la harpe les plus rapides changements de ton, permettra d'exécuter sur cet instrument n'importe quel morceau de piano. L'étude en arpèges de Chopin sera sûrement inscrite au répertoire de tous les harpistes futurs.

Notre collaborateur M. Edouard Combe dirigeait lui-même la première audition d'une *Sérénade* orchestrale de sa composition. Divisée en quatre parties dont les titres : *L'amour chante*, *Moqueuse*, *Quelqu'un vient*, disent clairement les intentions descriptives de l'auteur, cette œuvre est du domaine de la musique de pantomime et de ballet, de ce genre charmant où s'affirmèrent avec tant d'éclat les qualités de grâce mélodique de Delibes, et de pittoresque de Lalo. Ce n'est un genre inférieur que s'il est traité par un musicien inférieur. M. Combe est un musicien rompu à toutes les difficultés de son métier, il cherche les neuves sonorités, les rythmes intéressants, les harmonies piquantes et sa *Sérénade* renferme de jolies trouvailles.

Le *Prélude* nous en paraît la partie la plus réussie ; une simple tierce mineure ascendante lui sert de point de départ thématique, et la façon est ingénieuse dont elle passe d'instrument en instrument sur de pittoresques harmonies et dont elle crée incidemment de passagères mélodies, dont la principale confiée au violon solo. Notre sympathique violoniste en chef, M. Louis Rey, étant assez gravement indisposé, a dû au dernier moment abandonner sa place au pupitre. Nous souhaitons un prompt rétablissement à l'impeccable artiste, qui fut remplacé par M. Vancini, un bon violoniste à la technique très sûre et au son très agréable. — Le n° 2 est un mélodieux andante bien développé ; le n° 3 (*Moqueuse*), un spirituel scherzo, et le n° 4 (*Quelqu'un*

vient...), une sorte de marche dont l'accompagnement obstiné (la, ré, si, do), pour n'être pas neuf, est d'un joli effet, prêtant aux recherches harmoniques dont quelques-unes fort trouvées et pétillant seulement par la brièveté, qui d'un *finale* fait un *intermezzo*, et ne donne pas à l'œuvre une conclusion équilibrée. — L'instrumentation de M. Combe est des mieux sonnantes et le début de notre jeune compatriote nous permet de fonder sur son avenir de compositeur de sérieuses espérances.

La *Marche joyeuse* de Chabrier terminait le concert, bien rythmée par l'orchestre, quoique un peu lourdement à la dernière reprise du thème.

Toujours au Conservatoire, le quatuor Pahnke a donné sa dernière séance devant un auditoire des plus sympathiques, et l'exécution de la *Sonate* pour piano et violon, op. 108, et du *Sextuor* en sol de Brahms par MM. Pahnke, Kling, Sommer, Lang, Rapp et Briquet, a été fort applaudie. Mme Janizsewska, qui avait joué avec talent la partie de piano dans la sonate de Brahms, a interprété avec Mme LeCoultrre les *Variations* sur un thème de Beethoven, de Saint-Saëns, une des œuvres pianistiques du maître, où s'affirment le plus péremptoirement ses qualités de belle ordonnance et de classique clarté.

Mercredi soir a eu lieu, au théâtre des Amis de l'Instruction, la troisième représentation d'un opéra-comique de M. de Seigneux, *Rosette*, dont Mmes Ketten et M. Henry ont donné une interprétation supérieure. L'œuvre, mise avec goût en scène par M. Léopold Ketten, renferme de fraîches mélodies et a beaucoup plu au public.

E. J. D.

Comme chaque année à pareille époque, Madame Clara Schulz nous a donné un *Lieder-Abend* le 17 février dernier dans la salle du Conservatoire, cette fois avec le concours de son mari et de M. J. Gaillard, violoncelliste. La cantatrice a chanté avec l'art qui fait d'elle une des meilleures diseuses de *Lied* contemporaines une grande quantité de morceaux des auteurs les plus divers et qui, presque tous, étaient entendus pour la première fois dans un concert genevois. N'en déplaise aux nouveaux, ce sont encore les vieux qui nous ont fait le plus grand plaisir; nous voulons parler des trois mélodies de Schumann, de Schubert et de Mendelssohn par lesquelles se terminait le programme. Enfin, si nous aimons beaucoup à entendre Mme Schulz chanter en allemand, nous l'aimons franchement moins lorsqu'elle chante en italien et en français. Le piano d'accompagnement était tenu d'une façon remarquable par M. le professeur O. Schulz qui figurait également au programme comme auteur

avec un fragment de sonate pour piano et violoncelle. Ce morceau interprété par l'auteur et par M. Gaillard est dans une veine très mélodique, voire même mélodieuse, et met suffisamment en relief le violoncelle qui y joue le rôle d'instrument principal. Outre ce morceau, M. Gaillard a joué *Kol Nidrei* de Bruch et l'arrangement fait par Piatti d'une des *Danses hongroises* de Brahms. *Kol Nidrei* perd beaucoup à n'être pas joué avec orchestre; il nous a semblé aussi que M. Gaillard prenait le premier motif dans un mouvement beaucoup trop rapide. Même remarque en ce qui concerne la *danses hongroise* jouée à une allure vraiment par trop endiablée; on n'est pas « Hongrois » à ce point!

La dernière séance du quatuor Schörg (sera-t-il bien la dernière? nous voulons espérer que non), a été selon nous la soirée artistique la plus entièrement satisfaisante de la saison. Seul, le quatuor à cordes en *la* de Schumann eut demandé peut-être un fondu encore plus intime. Nous n'ignorons pas l'extrême difficulté rythmique de ce quatuor, non plus que l'infinité complication de son accentuation et de ses nuances; mais nous avons le droit de nous montrer exigeant vis-à-vis de M. Schörg et de ses collègues; avec le *quatuor* de Franck ils nous ont prouvé ce dont ils sont capables.

Le *quatuor* pour piano et cordes de Saint-Saëns et la *suite* pour piano et violon de Schütt ont révélé, même à ceux qui la connaissaient déjà, une artiste de premier ordre, Mme Langenhan-Hirzel. Il est impossible de jouer la musique de chambre plus idéalement que ne l'a fait cette pianiste, notre compatriote, nous sommes fiers de le dire, bien que ses études aient été faites à Vienne. Mme Langenhan-Hirzel a accompli ce tour de force: jouer *par cœur* les deux œuvres nommées ci-dessus. Tous les musiciens comprendront le travail qu'implique un acte de ce genre; l'artiste devait connaître à fond, non seulement sa partie, mais celle de ses collaborateurs, et effectivement, c'était elle qui donnait à chacun d'eux leurs entrées, qui était l'âme de la chose. Aussi était-ce une jouissance rare que d'entendre le quatuor de Saint-Saëns joué dans ces conditions. Ce quatuor est une œuvre admirable; s'il n'atteint pas à la sereine hauteur du *quintette*, il est la perfection dans son genre. Des quatre mouvements c'est au second que vont nos préférences; sa forme originale — un *choral figuré* — a fourni à Saint-Saëns l'occasion de montrer une fois de plus la polymorphie de son talent, en faisant œuvre de moderne tout en restant scrupuleusement fidèle à l'une des plus anciennes formes instrumentales connues.

La *suite* pour piano et violon nous a procuré ce spectacle peu banal: un violoniste qui joue avec la musique sous les yeux, tandis que la pianiste joue sa partie par cœur! Cette *suite* a été remarquablement interprétée de part et

d'autre; nous croyons n'avoir jamais entendu M. Schörg plus à son avantage. Quant à l'œuvre elle-même, si elle n'est pas d'une très grande profondeur, elle est extrêmement bien faite, brillante et gracieuse à la fois.

Exprimons en terminant l'espoir que ce concert ne sera que le dernier de la série et non le dernier de l'hiver; nous ne sommes qu'au commencement de mars, Pâques est encore loin, M. Schörg! Et pour revenir à M^{me} Langenhan-Hirzel, qui nous paraît avoir devant elle un brillant avenir, il est à souhaiter également qu'on la réentende bientôt et souvent.

M. Gennaro Fabozzi, qui pourrait s'intituler «aveugle, pianiste de naissance» aussi justement que «pianiste, aveugle de naissance», a donné un second concert qu'il a eu la malencontreuse idée de placer à trois heures de l'après-midi, ce qui fait que fort peu de monde a pu y assister. Cet homme est fantastique, tout simplement. Il est regrettable que son interprétation des classiques soit un peu superficielle; cela doit tenir sans doute à ce qu'une direction ferme et autorisée lui a fait défaut au cours de ses études musicales. Le public, peu nombreux, s'est montré chaleureux, ne voulant pas sans doute que M. Fabozzi, vu le triste résultat financier de ses deux concerts, emporte un trop fâcheux souvenir de son séjour à Genève.

Le concert donné par l'Harmonie nautique au bénéfice de son directeur, M. Bonade, avec le concours de M. Vogt, organiste de Fribourg, de M^{me} Bonade et de M. Ad. Rehberg, a été très réussi au point de vue artistique; nous voudrions pouvoir constater un succès financier analogue, mais la triste vérité est que le Victoria-Hall était très imparfaitement garni. Nous en sommes sincèrement fâchés pour M. Bonade qui méritait plus d'intérêt de la part du public. L'Harmonie nautique s'est distinguée dans trois exécutions véritablement excellentes. M. Vogt est un organiste de mérite, mais qui n'a pas effacé M. Barblan. Tous nos compliments à M^{me} Bonade et à M. Ad. Rehberg, ainsi qu'à deux sociétaires de l'Harmonie nautique, MM. Lickert et Carfagni qui ont exécuté fort artistiquement un concerto de Mendelssohn pour clarinette et cor de basset. C'est M. Eckert qui tenait le piano d'accompagnement; c'est dire qu'il était en bonnes mains.

EDOUARD COMBE.

THÉÂTRE. — Beaucoup de reprises à enregistrer. En premier lieu, celle de *Manon*, qui a permis au ténor Delmas de remporter un éclatant succès, bien mérité par la façon dont il a chanté et joué le rôle de Des Grieux. M^{me} Gillard personnifiait bien l'héroïne de l'abbé Prévost; elle

a eu de bons moments et a dignement secondé M. Delmas à l'acte de Saint-Sulpice, qui leur a valu quatre rappels. M. Tournis a été un Lescaut rempli de bonne volonté; M. Lussiez a fait ce qu'il a pu du rôle du comte Des Grieux, qui n'est pas dans sa voix. Le corps de ballet, ayant à sa tête la toute gracieuse Berthe Kleyer, a fort bien dansé le menuet.

La reprise de *Manon* nous a valu deux décors nouveaux de M. Vuagnaux; un parloir de Saint-Sulpice, aux tons criards, et un fond, pour le Cours-la-Reine, manquant de perspective.

En faisant exception pour M^{me} Soïni et M. Donadi, la reprise du *Trouvère* a été un digne pendant de celle de l'*Africaine*!

M^{me} Soïni chantait Auzzena pour la première fois et l'on peut sans crainte dire que, pour une débutante, elle a été excellente en tous points. M. Donadi, très bon en Maurique, a partagé de nombreuses ovations avec M^{me} Soïni. M^{me} Saudey a eu des blancs de mémoire à plusieurs reprises, notamment au duo final, où elle s'est arrêtée net. Nous ne critiquons ni sa façon de chanter, ni son jeu, nous lui demanderons seulement de savoir ses rôles. Une falcon doit avoir le *Trouvère* dans son répertoire. Si M^{me} Saudey ne le possédait pas, le temps n'a pas dû lui manquer pour l'apprendre, puisque depuis près de deux mois, elle n'a presque pas chanté. — M. Guillemot, en comte de Luna, a montré une fois de plus qu'il avait été un artiste de valeur, et M. Lussiez a été quelque peu terne.

A. H.



AUSANNE. — M. A. Petchnikoff a retrouvé à Lausanne son succès de Genève; et même le public de nos concerts a voulu donner raison à M. Jaques-Dalcroze en prouvant qu'« au canton de Vaud » on est décidément « un peu plus chaud ». L'ovation faite à l'artiste par nos voisins enfonce dans le vingt-cinquième dessous les pâles bravos de Genève. Il est juste de remarquer toutefois que les vaudois en cette circonstance étaient représentés pour deux bons tiers par d'adorables Misses, Fraülein, Signorine, que sais-je? qui atteintes soudain de frénésie faisaient craquer leurs gants sans la moindre retenue. Les belles enfants y ont gagné une *Berceuse* de Godard mieux faite pour les empêcher de dormir que pour leur donner de calmes et célestes rêves. Oh! qui mesurera l'ascendant du soliste sur les blondes têtes de quinze ans?

Si nous avons l'air de rire, ce n'est pas que nous blâmons le jugement du public de l'autre soir; il avait cette fois pleinement raison, et M.

Petchnikoff avait réellement mérité le triomphe qu'il a remporté. Il s'était montré brillant à souhait dans le concerto de Wienawsky et extrêmement original et personnel dans la *Chaconne* de Bach et dans les deux morceaux de Tschaïkowsky qui terminaient son programme. En ce qui concerne la *Chaconne* il est difficile d'allier mieux que le fait M. Petchnikoff une individualité très marquée à une scrupuleuse fidélité. Le seul défaut de cet artiste doit être attribué, nous semblent-il, à un état physiologique anormal ; il n'a pas toujours l'entier contrôle de ses nerfs et c'est ce qui lui nuit dans certains passages de virtuosité pure. Un peu de bromure ferait peut-être de ce tout jeune virtuose un violoniste idéal.

La *symphonie* en *fa* majeur de Goetz a beaucoup plu en dépit d'une exécution parfois insuffisante. C'est de la musique un peu difficile pour notre orchestre et c'est surtout par la technique que l'exécution de l'autre jour a péché. Le barbotage des cors dans l'*intermezzo*, s'il a quelque peu défiguré ce ravissant morceau, n'a pas réussi toutefois à en compromettre l'effet total qui a été très grand. Cette symphonie est très belle, si fraîche, si personnelle. Les deux thèmes du premier allegro sont vraiment marqués au coin du génie.

L'ouverture du *Songe d'une nuit d'été*, œuvre inégale, dans laquelle les banalités coudoient certaines pages déjà dignes de Mendelssohn, a dû, pour des considérations de précision, être prise à un mouvement un peu lent, ce qui lui a nui. Par contre, pour des considérations d'un autre ordre — en marchant vite, bien des petits détails passent inaperçus ! M. Humbert a conduit tambour battant la *Chevauchée des Valkyries* et l'effet total s'est trouvé étonnamment bon, bien meilleur que nous ne nous y serions attendu. L'impression produite sur le public a été énorme. Notre chef d'orchestre a dû revenir à plusieurs reprises, salué chaque fois par de nouvelles bordées de bravos, sans parler d'une couronne plus haute que lui sous le poids de laquelle un admirateur imprudent a failli l'écraser.

Et voici la saison des concerts symphoniques terminée. Il paraîtrait que des surprises nous sont ménagées pour l'hiver prochain ; notre Comité élaborerait des plans de réformes et s'engagerait résolument dans la voie du progrès. Nous ne saurions trop l'encourager dans cette direction et croyons pouvoir l'assurer que les sympathies du public musical lausannois tout entier lui sont acquises dans ses courageux efforts ; il a acquis de grands droits à la reconnaissance de tous les amis des arts, et c'est à l'heure où il essayera de faire mieux et plus grand que cette reconnaissance saura se manifester d'une façon pratique, nous en sommes convaincu.

E. C.



CORRESPONDANCES



ONDRES. — Les deuxième et troisième récitals de violon de Heer Werner (il est Hollandais) ne m'ont pas paru être à la hauteur du premier, surtout le second. Je présume que l'artiste n'était pas ce jour-là dans une bonne disposition ; et puis le programme était moins intéressant. *Le Trille du diable* de Tartini contient trop de remplissage ; le neuvième concerto de Spohr est un peu long, mais l'adagio en est splendide ; les *Fantaisies irlandaises* de Villiers Stanford sont loin d'être pittoresques et captivantes. La délicieuse *Romance* en *fa* de Beethoven a été admirablement jouée, mais il y manquait cette chaleur sympathique que d'autres violonistes moins bien doués que Werner savent lui communiquer. *L'Air varié* de Vieuxtemps a été rendu avec beaucoup de brio et de vigueur.

Le troisième récital qui comprenait le sonate en *la* d'Handel, la *Chaconne* de Bach, la *Romance* de Svendsen, le grand Concerto de Paganini, la *Romance* et le *Rondo* de Wienawski et trois petits morceaux dus respectivement à Schumann, Sarasate et Ysaye, était comme on le voit, bien rempli. L'artiste y a été meilleur que dans le second, sans cependant atteindre le résultat du premier. Heer Werner avait débuté avec un tel éclat qu'il m'a rendu trop difficile à satisfaire.

Le récital de violon avec orchestre, donné par Miss Eileen O'Moore, le 23 février à St. James's Hall, sous la direction de Mr N. Vert, a été un grand succès. A part plusieurs morceaux d'orchestre, le programme comprenait « l'Allegro pathétique » du Concerto d'Ernst, l'Adagio du neuvième Concerto de Spohr et le premier mouvement du Concerto (op. 35) de Tschaikowsky.

La technique déployée par cette jeune artiste irlandaise a été extrêmement remarquable, surtout le Concerto de Tschaikowsky, cette œuvre si touffue, si échevelée, si horriblement difficile, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit très belle. Mais elle a permis à Miss O'Moore de déployer une telle virtuosité, une telle maestria, une telle sûreté d'intonation que la salle en était extasiée. La jeune virtuose a joué également avec un sentiment exquis le délicieux adagio de Spohr. En somme, Miss Eileen O'Moore a produit une vive sensation sur l'auditoire et je lui prédis en Grande-Bretagne l'immense succès qu'elle a déjà récolté sur le continent.
